

**André Breton, *Lettres à Simone Kahn, 1920-1960,*
présentées et éditées par Jean-Michel Goutier, Gallimard, 2016.**

Extrait de l'introduction

[...] Pendant les huit années de vie commune, Simone et André tentèrent de maintenir une franchise totale dans leurs échanges. Cependant les aléas de leur vie éprise d'indépendance et leurs pulsions amoureuses non réprimées eurent raison de la volonté de transparence absolue des comportements hors-norme, revendiquée dans le couple, ce qui relève d'une gageure admirable et ambitieuse. La liberté que chacun laissait à l'autre de faire face à ses pulsions et de mener à leurs termes ses expériences, à condition de ne rien dissimuler, était la règle admise comme s'il s'agissait d'un pacte scellé tacitement entre eux. Les absences prolongées, chaque année, de Simone, pour rejoindre sa cousine Denise Lévy à Sarreguemines ou à Strasbourg ou pour passer des vacances avec des amis loin de Breton, et, surtout, sa liaison non avouée avec Max Morice furent douloureusement vécues par André. De même, la violente passion du poète pour Suzanne Musard, expérience destructrice menée aux confins des extrêmes, parfaite incarnation du « Lâchez tout » et, à un degré moindre, la parenthèse tragique liée à la rencontre de Nadja ; ces tentatives de dépassement ascendant des limites des rapports humains étaient certainement peu faciles à accepter par une femme, plutôt large d'esprit pour l'époque et le milieu dont elle était issue. En l'absence des lettres de Simone, dans les archives de l'atelier de la rue Fontaine, cette correspondance pourrait s'apparenter à un Journal si ce n'était faire fi des réactions ultra-sensibles ou violentes de Breton aux missives de son épouse au cœur de la tourmente passionnelle et qui leur donnent toute leur démesure ! « Il s'agit n'est-ce pas de la passion. Le mot amour ne servirait ici de rien. Je ne veux pas me prêter à ces distinctions ridicules : l'amour-passion, l'amour tendresse, l'amour pour l'amour, l'amour d'un être, l'amour de l'amour comme dit l'autre : la barbe. » (Lettre du 8 octobre 1928.)

Élue par Breton comme confidente particulière et permanente à laquelle il relate toutes les variations de ses pensées intimes ainsi que l'évolution des sentiments qui la concernent, au premier chef, mais également les découvertes ou les déconvenues issues de ses lectures, ses contacts avec les peintres qui marqueront le vingtième siècle de leur empreinte, les rencontres de nouveaux inventeurs de la modernité, sans oublier la vie mouvementée du Groupe surréaliste, quelle responsabilité implicite pour une jeune femme comme Simone ! Pendant le temps, qui va de la rencontre au Jardin du Luxembourg, en 1920, jusqu'au terme d'un amour, que conclut la lettre du 15 novembre 1928, se dessine une trajectoire de « liberté libre » incomparable. Ce témoignage sur les premières années décisives du Mouvement surréaliste sera suivi d'autres correspondances beaucoup plus maîtrisées dont aucune d'elles n'atteindra le degré d'abandon que s'autorise Breton dans ces pages et où apparaît la fragilité d'un personnage que sa légende a tendance à figer dans une dignité granitique.

Les moments forts de cette période du surréalisme naissant sont connus par les récits qu'en ont tirés les amis de Breton et les témoins qui ont vécu les événements relatés ainsi que par les historiens du surréalisme, mais la réalité des faits prend sa véritable dimension quand elle

émane du principal protagoniste de cette trajectoire intellectuelle ; le même écart qui sépare, par exemple, l'*Histoire du Surréalisme* de Maurice Nadeau des *Entretiens* d'André Breton. Il appert de ce constat que le portrait de Breton véhiculé par l'Histoire littéraire en pontife intolérant, gouvernant par ukases et confortant son pouvoir par la pratique des exclusions relève de la caricature, mais demeure néanmoins inscrit en filigrane dans la mémoire collective. Tout autre apparaît l'homme qui a écrit ces lettres et que je retrouve dans des confidences laissées par des amis du poète. Je pense particulièrement à deux témoignages parfaitement révélateurs de la capacité et de l'intensité de l'écoute, aptitude exceptionnelle, que réservait Breton à ses visiteurs. D'une part, celui de Matta qui relate le souvenir du 31 décembre 1937, passé rue Fontaine, en petit comité, une soirée et une partie de la nuit, loin de l'agitation extérieure d'un jour de fête, à donner pleine liberté à la parole :

« Je me surpris à dire des choses dont je n'avais jamais parlé, comme si un attroupement se pressait en moi pour se manifester [...] Je crois que cette qualité de révéler l'homme tragique et son pouvoir en chacun de nous, ce déclenchement de liberté de soi, c'était le génie d'André Breton. Ce déclenchement de liberté et d'amour en nous, c'est le surréalisme.¹ »

D'autre part, celui de Charles Duits qui évoque sa première rencontre avec Breton à New York en 1942 :

« Il semblait que l'acte de voir fût son acte premier et essentiel. Tout se passait comme si son essence eût été un regard qui ne cillait point, éternel, qui venait des lieux extrêmes, et se colorait légèrement de bleu en traversant la cornée.

Il avait à cette époque quarante-cinq ans, mais il paraissait beaucoup plus âgé, humainement parlant, car il était également sans âge, comme un arbre ou un rocher. Il paraissait las, amer, seul, terriblement seul, supportant la solitude avec une patience de bête, silencieux, pris dans le silence comme dans une lave qui achevait de se durcir

Ce fut d'abord cette immobilité des profondeurs que ne dissimulait pas l'agitation superficielle des paroles qui me toucha.² »

Certes ces deux témoignages d'« aficionados » sont parmi ceux que je n'ai jamais oubliés, au point de les visualiser comme si j'étais présent à ces entretiens, sans doute parce que les deux auteurs me les ont répétés à maintes reprises, surtout Matta qui était un prodigieux conteur. Je pense que tous ceux qui ont eu la chance d'approcher Breton conservent précieusement le souvenir d'un moment particulier vécu en sa compagnie. Changer le monde et transformer la vie participe aussi de la réunion de toutes les manifestations de l'individualisme libertaire de chacun qui, braise après braise, peuvent provoquer de beaux incendies « Anarchie ! ô porteuse de flambeaux ! »³

[...]

¹ Germana Ferrari, *Matta entretiens morphologiques, Notebook n° I, 1936-1944*, Édition Sistan, London, 1987.

² Charles Duits, *André Breton a-t-il dit passe*, Paris, Les Lettres nouvelles, 1969.

³ Laurent Tailhade, « *Ballade Solness* », *Poèmes élégiaques*, Paris, Mercure de France, 1907.